

week-end

“ racines ÉLÉMENTAIRES

Nomade, ingénieur, poète, utopiste, Bas Smets fait pousser les arbres sur le béton des villes, une vocation héritée de l'ouverture au monde de ses parents et de son amour des paysages. **P. 2 & 3**



« On dit qu'on vient des arbres »

© PIERRE-YVES THENPONT



LES GAGNANT(ES) DE LA SEMAINE

JULIE HUON



Biniam Girmay

Oui, le show de Pogačar. Oui, Remco monstrueux. Et De Lie au top. Bardet enfin en jaune. Et papy Cavendish qui passe Eddy aux succès d'étapes. Oui. Mais LE super-héros du début du Tour, c'est cet Erythréen de 24 ans, premier Africain noir vainqueur sur la Grande Boucle. A Turin, chez l'ex-colonisateur, il offre en plus le premier bouquet du genre à sa team, basée à Binche. Où le carnaval bat désormais aussi l'été.



Olena Zelenska

Non, la première dame d'Ukraine n'a pas acheté une Bugatti Tourbillon pour 4,5 millions d'euros. La Russie aime user de fake news pour discréditer la famille du président ukrainien. Sur YouTube, Olena qui claque 40.000 euros dans une virée shopping à Paris, puis 1,1 million chez Cartier et fait licencier un vendeur ? Le Center for Countering Digital Hate qui lutte contre la désinformation a vérifié : faux, tout faux.



Le rap

22 artistes ont sorti un morceau commun visant le Rassemblement National pour « interpellier la jeunesse » au lendemain du score historique de l'extrême droite en France. *No Pasaran*, à l'initiative du producteur vétérinaire Djamel Fezari et d'une vingtaine de rappeurs français – dont Zola, Kerchak, Alkptote, Akhenaton (photo), RK, Seth Gueko ou Fianso – existe « pour que les gamins arrêtent de penser que Bardella est cool ».



Glastonbury

Chouette, le retour du peace & love ! Michael J. Fox, atteint de Parkinson, est monté avec sa guitare sur la scène du festival britannique, invité à jouer deux morceaux avec Coldplay. Plus tôt, une œuvre de Banksy a traversé la foule pendant le concert des Idles, groupe de Bristol : un radeau de sauvetage gonflable rempli de migrants factices, référence à la cible principale de la politique d'immigration de Rishi Sunak.



La retraite

Cette semaine, une cinquantaine de seniors ont enflammé la piste de l'Emerald Downs Grandparents Race, une course annuelle dans la ville américaine d'Auburn. Beaucoup de chutes, aucun abandon. Aux USA toujours, la série semi-scénarisée Retirement House (la Maison de retraite) a dépassé les 5,7 millions de followers sur Tik Tok. Sa particularité : les six vedettes au casting ont de 70 à 85 ans. Le meilleur âge de la vie ? Vieux.



Le ridicule

C'est une véritable batterie de casseroles RN qui émerge des réseaux sociaux. Un jour, la candidate Ludivine Daoudi se retire à la suite de la diffusion d'une photo où elle arbore une casquette nazie ; un autre, la candidate Paule Veyre de Soras (photo) tente de prouver que le RN n'est pas un parti raciste : « Mon ophtalmo est juif et mon dentiste musulman. » A défaut de tuer qui que ce soit, le ridicule nous aura presque fait rire.

racines
ÉLÉMENTAIRES

« Mon père m'a tout expliqué m'a tout montré : ils m'ont

Citoyen du monde, le paysagiste belge Bas Smets dessine un futur « bio-inspiré » dans ses projets de nouveaux espaces urbains où il prône les valeurs thérapeutiques de la nature en ville.

Making of

De la fenêtre de son bureau, le regard porte sur la cime des arbres et le pic des jets d'eau de la place Flagey. Les étangs d'Ixelles se détachent sur l'horizon. Le sourire bienveillant, Bas Smets (49 ans) a un jetlag dans les yeux et remet son horloge biologique à l'heure belge avant d'entamer notre entretien. Mage du paysage, cet artiste du vivant est capable de faire pousser des arbres sur une dalle de béton pour changer le climat urbain. Sacrées années pour cet utopiste pragmatique et cet architecte paysagiste précurseur dans son pays - dont Harvard vient de faire un de ses professeurs: il vient d'être honoré de l'Ultima 2023, prix du mérite culturel en Flandre, son bureau a fêté ses 15 ans et quelques jours après notre rencontre, il apprendrait que son projet *Building Biosphères* sera le pavillon belge de la prochaine Biennale d'architecture de Venise. Cet été s'ouvre aussi en Provence, dans le Domaine des Davids, le parcours promenade public conçu avec son épouse Eliane, mais la France le connaît surtout pour l'aménagement du Parc des Ateliers du Luma à Arles, et sa désignation pour la création des Abords de Notre Dame à Paris. Cet homme solaire mise autant sur l'intelligence collective qu'artificielle. DA.CV. B.DX.



Le parcours-promenade public et le théâtre de verdure conçus au domaine viticole des Davids (Viens) par Bas Smets et Eliane Le Roux, et la sculpture « Moss » de David Nash seront inaugurés le 25 juillet lors des Estivales du Haut Calvados (Lubéron).

ENTRETIEN

DANIEL COUVREUR
BÉATRICE DELVAUX

Ingénieur dans sa tête et poète dans ses œuvres, Bas Smets ne recule devant aucun défi. Ce visionnaire peut redessiner le parvis de Notre-Dame de Paris ou recréer la campagne d'un tableau de Pieter Bruegel à Dilbeek. Il est si bien enraciné dans la vie qu'il sait combien l'avenir du monde nous appartient.

Vous ne seriez pas devenu ce que vous êtes si ?

Oh ! c'est une question compliquée. Si je n'avais pas eu les parents que j'ai, avec le mix de mon père, Julien, ingénieur civil et qui m'a toujours tout expliqué, et de ma mère, Julia Rottiers, une ingénieure commerciale très intéressée par les arts et qui m'a tout montré. J'ai eu une éducation très diverse, marquée par une très grande ouverture d'esprit, qui m'a appris à être curieux. J'ai fait mes primaires dans une école à pédagogie Freinet, De Apeltuin, à Louvain, que ma mère avait contribué à créer - nous étions dans des containers que nos parents venaient nettoyer car il n'y avait aucun subsidé. Le matin quand on arrivait, on allait tout de suite dans la forêt.

Nous avons aussi fait beaucoup de voyages avec mes parents, mon frère et moi. Je me souviens, à 15 ans, de m'être retrouvé dans un avion pour un départ en vacances. J'ai regardé mes parents et je leur ai demandé : « On va où en fait ? » « Au Yémen », m'ont-ils répondu. Je n'avais aucune idée d'où se trouvait ce pays. Une autre fois, on a traversé le Mexique en bus. C'était assez aventureux mais comme on était en famille, on se sentait en sécurité. J'ai aussi gardé l'image d'un moment en Syrie : on entendait le « tchuk tchuk » des derricks et mon père a pris un petit bâton pour m'expliquer dans le sable comment ça marchait. Parfois cette manie de tout expliquer m'agaçait. Quand il m'a appris à conduire, je calais, et il m'expliquait comment la mécanique fonctionnait. Je me suis fâché : « Mais dis-moi comment marchent les pédales, je m'en fous du moteur ! » Cette éducation a été très importante car elle m'a persuadé que tout est compréhensible. Ma mère était aussi très engagée : j'ai fait toutes les manif contre la bombe atomique, le racisme ou en faveur des luttes sociales.

Un autre moment important, c'est quand j'ai refait ma sixième année d'humanité aux États-Unis, dans l'Oregon. J'étais près de Portland, une ville progressiste, dans une région où la nature est partout. J'adorais. Je ne m'en suis

peut-être pas rendu compte à ce moment-là, mais cela a influencé mon choix de travailler sur les paysages. Les premiers mois, je les avais passés dans un petit village au milieu de nulle part, où la vie sociale se résumait au passage des *schoolbus*. Le manque d'espace public me manquait terriblement. Le week-end, quand on allait en ville, à Portland, je m'exclamais « free ! » en sortant de la voiture.

De quels milieux venaient vos parents ?
Mon père était issu d'une famille d'agriculteurs dans le Limbourg. Il était le seul qui avait fait des études universitaires, le seul aussi à quitter son hameau pour aller en Afrique faire un service civil de deux ans. C'était la liberté pour lui. A 23 ans, il partait à l'aventure. Il a travaillé huit ans dans les chemins de fer au

Congo, en Guinée, puis en Algérie. Ma mère, qu'il avait rencontrée à l'université, est juste revenue quelques jours pour son accouchement à Hasselt, où je suis né, puis est retournée en Algérie où j'ai vécu trois ans. Ma mère était l'aînée d'une famille de huit enfants. Elle avait envie de faire la différence en se battant contre la bombe atomique et l'avortement - sa meilleure amie est allée en prison à l'époque - et elle était active dans le premier magazine féministe. Aujourd'hui, à 80 ans, elle collabore toujours avec une association de femmes maliennes pour la formation de filles dans un atelier de couture et de teinturerie dans un quartier pauvre de Bamako.

Où sont vos racines ?

A Tervuren sans doute. J'avais 7 ans quand j'y suis arrivé. J'y jouais au basket mais je suis moins enraciné que d'autres, ce qui m'a peut-être aidé à me sentir bien partout. J'ai vécu six ans à Paris, un an à Arles, un an à Portland... Je peux très facilement bouger. Mais Bruxelles, c'est la base, le lieu que je veux quitter et celui où je reviens tout le temps.

Vous aviez des rêves d'enfant ?

L'espace ! A l'école, on travaillait par thème. J'étudiais les planètes, le système solaire, c'était fascinant. J'ai vu tous les documentaires sur Apollo X, XI, XII, XIII... J'ai aussi lu le bio-géochimiste Vladimir Vernadski, ce précurseur des écosystèmes. Il s'est interrogé sur l'origine de la vie : est-elle arrivée sur la Terre, est-elle née sur la Terre ou a-t-elle toujours existé sur la Terre ? Sa thèse, c'est que la vie a toujours existé et qu'il s'agit juste d'une modification des molécules sous une autre forme. Cette idée de « tout-ce qui fait la vie, jusqu'où elle

Bas Smets

Bas Smets a étudié l'architecture à Louvain et le paysage à Genève. En 2007, il fonde à 32 ans son propre bureau d'architecture du paysage. Il est l'auteur du parc de Tour et Taxis, du mémorial de la forêt de Soignes ou du parc des Ateliers, à Arles. Il enseigne à Harvard et développe actuellement les projets du parvis de Notre-Dame de Paris et du *art park* d'Amagansset sur Long Island dans l'Etat de New York.

va ? » m'intrigue depuis tout petit.

Vous saviez très vite ce que vous vouliez faire comme métier ?

Non, Je m'intéressais à tout. Comme j'étais très bon en maths, mon père m'avait juste « obligé » - convaincu - (rires), de passer l'examen d'entrée en polytechnique à la VUB, où j'ai eu le deuxième meilleur résultat : il était content. Mais je ne voulais pas faire d'études en sciences appliquées. J'ai commencé les maths pures mais ce n'était pas mon truc. Ensuite, je me suis retrouvé en fac de philo car j'avais une immense soif de comprendre. Mais c'était un peu la crise. Mes parents m'ont conseillé d'aller voir des profs qu'ils connaissaient. J'ai rencontré Marcel Smets - avec qui je n'ai aucun lien de parenté -, le grand professeur en urbanisme de la KULeuven. En une soirée, il m'a convaincu de devenir urbaniste. J'adorais les villes. Je voulais aider à les concevoir : top ! Sauf qu'il fallait d'abord faire l'architecture. J'ai passé l'examen de dessin avec deux mois de retard parce que je n'avais jamais dessiné de ma vie. J'ai fait mes cinq années en étant systématiquement parmi les premiers de ma promotion. Les cotes étaient pour moi une manière de vérifier mes connaissances. J'ai commencé à travailler sur une thèse autour du *landscape urbanism* car je n'étais pas très intéressé par les bâtiments mais plutôt par l'espace public. J'avais fait mon projet de mémoire sur la jonction ferroviaire Nord-Midi à Bruxelles. Mais en travaillant sur ma thèse, j'ai compris que l'urbanisme consiste à établir les règles avec lesquelles les architectes produisent l'espace alors que moi, ce que je voulais, c'était produire l'espace, pas les règles.

Comment avez-vous bifurqué vers le paysage ?

Mon professeur, Marcel Smets, travaillait avec Michel Desvigne sur la gare de Louvain. Il m'a suggéré de faire un stage chez lui. Desvigne était un jeune paysagiste français. Je suis parti six mois à Paris, puis j'ai appelé Marcel pour lui dire que je ne reviendrais pas. Il m'a répondu : « Ne décide pas maintenant. » Mais je sentais dans tout mon corps que penser l'espace public et le paysage,



c'était ma voie. Je suis resté six ans aux côtés de Michel Desvigne où j'ai beaucoup appris.

Qu'avait-il de si extraordinaire ?

Il avait cette capacité à faire de tout une aventure. Quand je suis arrivé, nous étions six ou sept et quand je suis reparti, ils étaient vingt. Michel Desvigne a travaillé avec Pei, Renzo Piano, Norman Foster... J'ai notamment participé au projet de Pei à Dräi Eechelen au Luxembourg et donc, quand je suis parti de ce bureau, je n'avais pas peur de me lancer seul car j'avais eu beaucoup de projets à gérer. Grâce à Michel Desvigne, j'ai aussi rencontré Rem Koolhaas pour des projets à Dallas, Rotterdam, Londres...

Votre « chez-vous », c'est le paysage ?

Oui, cela ne s'explique pas. Je le « vois ». Quand je suis revenu, en 2007, pour créer mon propre bureau à Bruxelles, je me suis demandé ce que j'allais y faire. J'avais beaucoup de commandes de parkings. Finalement, j'adore les parkings car c'est le degré zéro de la commande : des places, des murs, des règles claires. Si tu arrives à faire du paysage avec un parking, tu peux le faire avec tout (rires). Ensuite, tout est allé presque trop vite.



« Mes parents venaient tous les deux d'une famille modeste et étaient adeptes d'une émancipation par les études. Ma mère disait : « On ne dépense pas d'argent dans les objets mais dans les voyages ». Elle voulait vraiment nous ouvrir au monde. Mes parents étaient de la génération des boomers, qui a connu l'espoir de la modernité et de l'ouverture au monde. Quand mon grand-père a eu sa première voiture américaine, une grande Station Wagon pour ses huit enfants, on allait avec lui dévaler les tunnels que Paul Vanden Boeynants venait d'inaugurer sur la petite ceinture de Bruxelles, et on se disait : « C'est le bonheur, c'est l'avenir ! » Je trouvais ça magnifique, waw ! Aujourd'hui le monde se referme. »

© DR.



« Marcel Smets, professeur d'architecture de la KULeuven, a été déterminant, comme André Loecx, un autre grand personnage ! Au cours, il amenait deux projecteurs de diapositives, éteignait la lumière et faisait défiler les images, « tchac tchac » - un véritable show - et nous disait : « Ne notez rien. Juste, soyez là ! » Il a eu une grande influence par son ouverture d'esprit et sa passion pour l'art. Je me souviendrai toute ma vie aussi de l'architecte du territoire, Georges Descombes, mon professeur dans un DEA en paysage à Genève. Il était si impressionnant, disant d'une voix grave : « Que faire ? C'est la seule question ! Si tu ne sais pas quoi faire, il vaut mieux aller au cinéma. Pas la peine de faire. » C'était de la pure philosophie. »

© PHOTO NEWS.



« En 1997, à 22 ans, j'ai vécu un moment cardinal. Je voulais absolument aller à la Documenta X, la grande expo d'art moderne et contemporain à Cassel. J'ai pris la Ford que mon grand-père avait léguée à mon frère mais le moteur a rendu l'âme en Allemagne. Désespéré, j'ai appelé ma mère qui m'a ordonné de continuer. A Cassel, j'ai découvert les travaux de Rem Koolhaas et Michelangelo Pistoletto - son « Infinity Cube » ! C'est là que j'ai compris que l'art, la politique, tout était lié : on ne peut pas faire les choses hors du monde. »

« Ouvert au monde »



Que s'est-il passé ?

J'ai travaillé entre mon living et ma cuisine pendant un an. Et puis, je rencontre par hasard, au bar de L'Archiduc, une personne très intéressante. Il me dit que mon approche l'intéresse beaucoup et qu'il va me rappeler pour un projet. C'était l'artiste français Philippe Parreno, qui était en contact avec Hans Ulrich Obrist (« HUU » est n°1 des cent personnalités les plus puissantes du monde de l'art contemporain, selon *Art Review*, NDLR) et, deux semaines plus tard, je rencontre HUU à l'hôtel Métropole. Il me met en contact avec Maja Hoffmann (collectionneuse d'art et mécène suisse, NDLR), en quête d'un paysagiste pour le futur parc des Ateliers, à Arles. Elle vient de confier la construction de la Fondation Luma à l'architecte américain Frank Gehry. Elle me choisit et c'est énorme ! Je ne serais pas devenu ce que je suis sans Maya Hoffmann, qui a mis ma carrière à un autre niveau.

Qu'avez-vous découvert à Arles ?

La capacité à produire des microclimats. C'est devenu ma spécialité et je vais à nouveau la développer à Paris. J'avais commencé à l'expérimenter avec très peu de moyens à Tour et Taxis, à

Bruxelles – il s'agissait là de l'expérimentation d'une « écologie évolutive ». Dans le cadre de la Biennale de Bordeaux, j'avais fait un documentaire sur l'expérience de Biosphère II, à Oracle, dans l'Arizona, et rencontré le génie qui l'a conçu, John Allen. En discutant avec lui de Vladimir Vernadsky, l'inventeur de la notion de « biosphère », je m'inquiétais de concevoir « un jardin hors sol » et il m'a répondu que « tout est hors sol ». Pour lui, le sol est juste « une fine couche sur la terre » et si on creuse, « on arrive sur le rocher ». Cette idée porte une compréhension de la nature comme quelque chose de mathématique et ça m'a permis d'aller plus loin. C'est mon côté ingénieur, comme mon père : on va essayer pour aller plus loin. A la Défense, tout le monde m'avait dit : les arbres ne peuvent pas survivre avec 50 cm de terre, or ils sont aujourd'hui très grands car les racines se développent horizontalement.

Le paysagiste belge, René Pechère, avait déjà aménagé des jardins sur les dalles de béton de la Cité administrative de l'Etat et du Berlaymont, à Bruxelles.

Qu'apportez-vous de neuf ?

Du temps de Pechère, c'était une architecture très dessinée, où le jardin était fi-

Bas Smets a grandi en Algérie puis à Tervuren. Il a vécu six ans à Paris, un an à Arles, un an à Portland dans l'Oregon... Mais Bruxelles est le lieu où il crée et où il revient tout le temps. © PIERRE-YVES THIENPONT.

gé. Aujourd'hui, il s'agit d'un jardin qui peut se développer. On réfléchit à l'ensemble du cycle de vie. On place des capteurs pour avoir des bulletins hebdomadaires permettant de comprendre la tension de l'eau dans la terre, de savoir s'il faut arroser ou non. Aujourd'hui, je travaille avec l'université de Gand pour installer les capteurs directement sur les plantes : ce sont elles qui décident de l'eau dont elles ont besoin. On donne la parole à l'arbre, on essaye de l'écouter. Je travaille depuis dix ans avec Stefano Mancuso (*L'Intelligence des plantes* et *La révolution des plantes*), à la création d'un *urban tree network* où chaque arbre devient le meilleur capteur possible et nous permet de tout savoir sur la ville. Dans quinze ans, les arbres seront une *data base* dans chaque ville et nous alerteront sur le trafic, la pollution, la sécheresse. Ce seront des agents de régulation, il faut juste comprendre ce qu'ils disent.

son épouse « Eliane est la seule personne que j'écoute »

DA.CV. ET B.DX

Notre rendez-vous initial était à l'Arboretum de la forêt de Soignes. Vous ne seriez pas ce que vous êtes sans les arbres ?

On dit qu'on vient des arbres. Vous connaissez la règle de 3, 30, 300 ? Pour vivre longtemps, il faut voir trois arbres depuis là où l'on vit, avoir 30 % de couverture végétale dans les villes, et vivre à 300 mètres d'un espace vert. On comprend désormais que l'arbre rend des services essentiels à l'écosystème. L'IA va offrir des avancées incroyables.

Dans son livre *La vie secrète des arbres*, Peter Wohlleben nous a mis dans la tête que l'arbre meurt plus jeune en ville, privé des liens avec ses congénères ?

Cet arbre-là ne vivra pas aussi longtemps qu'à la campagne. Est-ce pour autant qu'il ne faut pas le planter ? On a besoin des arbres en ville ! Donc mon approche est inverse. Je commence par m'interroger sur le type de microclimat auquel l'arbre va être confronté. C'est ce que je fais à Harvard avec mes étudiants, via des recherches microclimatiques urbaines pour comprendre les problèmes et voir comment les projets de paysage peuvent inverser cette situation. On a besoin d'eau et de terre pour les végétaux, mais dès qu'on ouvre les pavés et les trottoirs, il y a plein de services dessous mal répertoriés. Je lutte en faveur d'un urbanisme du sous-sol. On devrait avoir des couloirs de service pour l'électricité, le gaz... sous les routes. Le reste serait réservé à la terre et les trottoirs deviendraient des fleuves avec des joints ouverts pour récolter l'eau et enraceriner les arbres. Avec ça, on pourrait changer toute une ville, presque sans investissement. C'est possible tout de suite. C'est mon côté matheux, je ne cherche pas la composition mais le processus qui produit un résultat. Je cherche la formule qui permet l'application.

Ingénieur ou poète ? Que diriez-vous à Georges-Louis Bouchez ?

Il faut être les deux. Les bons ingénieurs sont poètes et les bons poètes sont aussi des ingénieurs qui construisent des phrases et des rimes.

Eliane Le Roux, votre épouse, occupe une place clé ?

Mon travail n'aurait jamais été le même sans elle. Je l'ai rencontrée en 2008 au Noordzee, à l'apéro, sur la place Sainte-Catherine, à Bruxelles. Je travaillais encore dans mon living. J'avais gagné les six premiers concours d'architecture auxquels j'avais participé. C'était chaud. Elle venait de terminer ses études à Lausanne et rendait visite à une amie dont le copain travaillait avec moi. Je cherchais quelqu'un pour penser une nouvelle façon d'exprimer le projet de paysage. Cela l'intéressait. Je lui ai dit : « Envoie-moi ton book. » Un mois plus tard, elle débarquait à Bruxelles. Depuis, elle est devenue indispensable. Moi, j'arrive à voir, à décrire. Elle arrive

à mettre des images là-dessus. Elle « voit » le monde par l'image. Aujourd'hui elle assure la direction artistique pour des projets personnels, des mariages, expos, intérieurs... Sur quelques projets, on collabore ensemble, comme au Domaine des Davids, à Viens en Provence, où nos balades ont produit un chemin dans la nature. Je ne serais pas là où je suis sans elle, c'est sûr. Je dis toujours que c'est la seule personne que j'écoute, à part les clients. Elle voit très juste. Un semestre par an, durant quinze semaines, je vais à Harvard pour donner des cours. Comme j'ai pas mal de projets aux Etats-Unis, ainsi qu'Eliane, on essaye de combiner avec un séjour sur place en famille – ma fille Nikki va à l'école là-bas. Le hasard veut qu'on travaille tous les deux à Rome pour le moment sur des projets différents et on s'est retrouvés au domaine de Chaumont-sur-Loire. J'y ai conçu un jardin qui s'appelle La Forêt du futur où la Fondation Hermès a choisi d'implanter son œuvre collective autour de la pierre, résultat de son Académie des savoir-faire dont Eliane était académicienne.

Vous êtes encore jeune. Que pouvez-vous pouvoir faire de plus fort après la consécration du nouveau parvis de Notre-Dame de Paris ?

Il faut repenser la ville qui, pour moi, n'est pas un lieu. C'est ce que j'essaie de réaliser à Harvard : conceptualiser une nouvelle façon de voir la réalité. Plus



Les bons ingénieurs sont poètes et les bons poètes sont aussi des ingénieurs



que de théoriser, il s'agit d'être visionnaire et pragmatique. Défendre une vision. J'étudie une ville par an. Après New York et Paris, ce sera Athènes et, l'an prochain, Le Caire. On cherche des villes où développer des approches très pragmatiques. Pour Paris, l'étude est en quatre chapitres, envisageant à chaque fois des hypothèses à plus deux, plus trois, plus quatre, plus cinq degrés, avec des mesures à prendre de plus en plus drastiques. A cinq degrés supplémentaires, on retire les voitures de la place Vendôme, on installe des espaces publics dans le parking et on uti-

lise les catacombes de Paris en virant les ossements pour en faire des parcs souterrains. Le drame climatique arrive et c'est important de le quantifier pour le rendre gérable.

Quelle place occupe, dans votre pratique, les leçons de l'architecte paysagiste du XIX^e siècle, Frederick Law Olmsted, créateur de Central Park, des parcs de Yosemite, des chutes du Niagara, du Mont Royal à Montréal ?

Il était visionnaire. Il a mis en place des systèmes écosystémiques. Ce qu'il a fait *a priori*, nous le faisons *a posteriori*. Il a planté les arbres de Central Park mais il n'a jamais vu Central Park et ça me console. A Arles, trois ans plus tard, cela n'a déjà plus rien à voir avec ce qu'on a pu voir du parc des Ateliers à l'inauguration. On est dans le long terme et cela rend les choses moins crispées : ce qui ne se passe pas aujourd'hui se passera dans 50 ans. Ce qui compte, c'est le processus.

L'INSPIRATION



Des inspirations ? L'interview de Bas Smets foisonne d'écrivains, d'architectes, d'artistes et de scientifiques utopistes. Ses recommandations ? « Court traité du paysage » d'Alain Roger, « Finding the Mother Tree » de Suzanne Simard, « Le Triomphe de la mort » de Pieter Bruegel (qu'il a revisité avec génie) et « Panorama » de Gerhard Richter. Découvrez cet été ses créations en France à Arles et Viens, et en Belgique son Mémorial 22/3, drève du Comte et drève des Tumuli à Uccle, ou ses arbres à l'Arboretum (Forêt de Soignes).



« J'ai beaucoup appris durant mes six ans aux côtés de l'architecte français Michel Desvigne. On cherchait toujours le côté joyeux des choses. « Si le dessin et le dossier sont compliqués, si la construction est compliquée, est-ce que tu penses que les gens vont aimer l'espace que tu as dessiné ? Non ! », disait-il. Jusque-là, je pensais que si tu ne souffres pas, c'est que tu n'as pas assez travaillé. Il m'a ouvert à la joie de la conception et de l'imagination. Un jour sur un site où il pleuvait, il a imaginé de parcourir le site en marche arrière ! C'était plus compliqué, mais ça offrait un autre regard sur les choses : génial ! J'essaie de pratiquer cette idée avec mes collaborateurs : tout est voyage, aventure et histoire, essayons que des choses se passent avec cette fluidité. » © AFP.



« J'ai une grande admiration pour Maja Hoffmann (collectionneuse d'art et mécène suisse, NDLR) et pour sa vision. Elle crée une sorte d'horizontalité entre les architectes, les paysagistes et les artistes. C'est ce qui a donné naissance au projet de la Fondation Luma, à Arles, et m'a permis d'échanger avec tant d'artistes. La Luma a pris 15 ans à se faire. Maya m'a laissé développer le projet, en me guidant dans la direction qu'elle désirait avec une vision ambitieuse : elle me poussait toujours plus loin. » © PHOTOPOR/LE MIDI LIBRE/BRUNO VEDEL.



« Je ne serais pas là où je suis sans Eliane (Le Roux), ma femme, nomade comme moi. On est tous les deux sans racines claires. Sa mère vient d'Argentine. Sa famille a déménagé au Mexique. Son père vient de Bretagne puis s'est installé à Paris. On a ce côté « mix ». Nous sommes des citoyens du monde et notre force est de faire ce chemin ensemble. Je n'aurais pas arpenté tant de fois le monde si j'étais seul. » © D.R.